

Éléments de synthèse sur les importations d'amphores en Gaule du Sud, du règne d'Auguste à l'Antiquité tardive

Présidents de séance : A. DESBAT et B. LIOU

Armand DESBAT : En un sens, il faut noter que la plupart des communications ont essayé de dresser des synthèses même si toutes n'ont pas porté sur la longue durée ou sur un grand nombre de sites. Toutes se sont appuyées sur des données quantitatives pour essayer de dégager des tendances et de faire avancer la question de la chronologie ou celle de la diffusion. Il serait donc intéressant de revenir sur ces points-là, sur l'aspect méthodologique, sur le traitement des données, éventuellement sur de nouvelles approches. Comme l'a dit Fanette, il faut essayer de raisonner en terme de volume de produits. Il serait également intéressant de revenir sur les circuits commerciaux, c'est-à-dire, justement, sur l'exploitation des données, sur la validité des comparaisons lorsqu'on traite de sites de nature fort différente, une question qui a d'ailleurs été abordée. Pour les circuits commerciaux, comment se fait la distribution ? Y-a-t-il un schéma, plusieurs schémas et pourquoi peut-on observer un certain nombre de différences dans ces circuits ? C'est le problème de l'interprétation mais aussi, ce qui rejoint la première partie, celui du traitement des données qui peut grandement modifier ces interprétations.

Bernard LIOU : En ce qui concerne les problèmes généraux, la chronologie, la typologie, l'origine des amphores, toutes les communications se sont appuyées sur des synthèses existant déjà mais l'apport scientifique me paraît important aussi bien pour la datation des amphores à vin d'Italie et leur importation que pour celles des amphores tardives. Comme je l'ai déjà dit, il m'est apparu aussi qu'il ne serait peut-être pas inutile de réfléchir un peu sur la façon de présenter nos recherches, selon qu'il s'agit de l'écrit ou de l'oral.

Anne HOCHULI-GYSEL : Je remercie tous les collègues qui ont apporté cette masse de données, qui me semble vraiment très riche mais pas du tout encore exploitée pour ceux qui viennent après. En dehors du monde de la céramologie, je me place dans la position des historiens qui s'intéressent à l'économie et aux marchés antiques : ce que nous présentons est-il assez clair pour eux, par exemple pour le contenu des amphores ? M'étant un peu occupée d'amphores, autrefois, je ne suis pas sûre de ce que vous pensez, aujourd'hui, des amphores orientales et de ce qu'elles ont transporté ? Est-ce que c'est forcément toujours le même contenu ? A-t-on d'autres connaissances ? Il faudrait peut-être mieux cibler les marchés des produits puisque les marchés de ce qu'on importait décrivent ce qu'on ne devait pas importer. C'est une lumière sur les productions locales ou régionales !

Armand DESBAT : C'est un sujet qui vient compléter la question des circuits commerciaux et la distribution : quelles origines et quels contenus ?

Tout d'abord, je propose qu'on règle les questions de méthodologie. Ce matin, la communication de Guillaume Maza n'a pas suscité de questions alors qu'elle montrait, à mon avis, que pour avancer dans la sériation des ensembles il y a des méthodes plus performantes que d'autres.

Le deuxième point est celui qui a été soulevé par Caty Schucany en ce qui concerne le traitement des données et le problème des mesures de fluctuations. Il est assez classique de présenter des pourcentages sur les amphores –et on a vu de nombreux exemples statistiques qui ne portent que sur les amphores– mais le problème est que, lorsqu'un produit voit son pourcentage baisser ou augmenter, on n'est pas certain que cela corresponde à une augmentation ou à une baisse, en valeur absolue. Or, si on veut mesurer des fluctuations commerciales, il ne faut pas se contenter d'établir des pourcentages à l'intérieur des amphores. Ainsi, en ce qui concerne les amphores du site de "Cybèle", il y aura, dans la publication, d'autres modes de calcul et d'autres diagrammes.

Lucien RIVET : Cela ne me gêne pas que l'on décompte des objets qui ont des volumes différents dans la mesure où la méthode est strictement la même d'un site à l'autre, ce qui permet des comparaisons ; mais il est vrai que si les décomptes pouvaient également transcrire des volumes, les images que donnent les graphiques ou diagrammes seraient un petit peu plus proches des réalités.

Caty SCHUCANY : Je vais préciser un peu plus ce que j'ai dit ce matin. Pour moi, avec l'étude des amphores, j'ai l'impression que l'on pourrait étudier l'économie de l'Antiquité. Mais, pour le moment, je ne vois pas encore très bien comment on peut faire le lien entre nos données archéologiques –même si le niveau des résultats atteint par les "amphorologues" est très haut– et une étude plus générale, plus historique, plus économique. Si nous ne tentons pas ce lien, si on n'essaie pas de franchir cette barrière, je me demande pourquoi on donne encore tellement de notre temps et de nos énergies ! Au terme d'une telle journée, il faut essayer d'avancer un peu !

Armand DESBAT : Tout à fait ! Je pense que toutes les communications ont essayé de tirer des enseignements d'ordre commercial : on a parlé de flux, des modifications de ceux-ci et des zones exportatrices ; c'est déjà traiter du commerce. Le problème est surtout la représentativité des éléments sur lesquels on s'appuie pour expliquer le commerce car on se rend bien compte qu'on est très souvent sur un terrain instable. En effet, un remblai, à Arles, suffit-il pour estimer les courants commerciaux dans cette ville au Ve s. ? La comparaison d'un site rural d'occupation longue est-elle possible avec un dépotoir ponctuel en milieu urbain ? On est bien obligé de faire avec ce que l'on a. Le danger est peut-être plutôt de vouloir trop tirer de conclusions sur le commerce à partir d'un mobilier qui ne l'autorise pas.

Philippe BARRAL : Lors d'une récente réunion, au Mont-Beuvray, sur les importations à La Tène D2, je me souviens des réticences des archéologues du Midi en ce qui concerne l'arrêt des importations massives de Dr. 1. P. Arcelin avait tendance à placer la fin de ces importations presque une génération après ce que nous pensons, nous. Y-a-t-il des éléments nouveaux, dans le midi de la France, sur ce problème ?

Matthieu POUX : Doit-on en déduire que, dans le Sud comme dans le Nord, l'idée d'un démarrage et d'un arrêt

des importations de Dr. 1 beaucoup plus précoces que supposé jusqu'à présent ne heurte plus personne ? L'absence de débat reflète-t-elle une idée qui a fait son chemin, ou l'absence des personnes concernées ? Pour en rester aux grandes questions économiques, deux éléments de réflexion ressortent des exposés présentés ce matin, passés à mon sens un peu rapidement : à deux reprises, on a entendu parler de lots d'amphores vinaires qui apparaissent, notamment rue du Souvenir à Lyon, dès 150 av. J.-C., avec une part importante de gréco-italiques, sur un site que l'on ne saurait qualifier de méridional. Cette arrivée précoce et massive d'amphores gréco-italiques ou Dr. 1 constitue une nouvelle réalité que l'on perçoit un peu partout en Gaule interne, sur laquelle on reviendra peut-être demain à propos de Chartres. M.-A. Haldimann a évoqué, pour Genève et Yverdon, la présence d'amphores incontestablement antérieures à la date de 123 (donnée sur ces deux sites par la dendrochronologie), faisant allusion à la création de la Narbonnaise. Voilà un élément propre à interpeller les historiens : l'essor des importations de Dr. 1 à la fin du II^e s. av. J.-C. a longtemps été considéré comme une adaptation des populations gauloises à une offre romaine, qui se serait mise en place avec la création de la Province. Or, il apparaît de plus en plus que cette demande gauloise existe, et de manière très tangible, plusieurs décennies avant cet événement historique. Il y a là matière à réflexion pour essayer de mieux cerner les motifs de ce goût subit des populations gauloises pour le vin, qui se développe de manière tout à fait indépendante, au plus tard avant le milieu du II^e s. av.

Armand DESBAT : La disparition des Dr. 1 pose également des problèmes économiques de taille. Il est difficile d'admettre simplement que la concurrence hispanique a fait cesser ce flux énorme des importations de vin italique en Gaule : ce serait considérer que les négociateurs (et les viticulteurs) romains ont très vite baissé les bras et facilement accepté un tel manque à gagner. On le comprendrait mal. Je pense donc qu'il faut envisager d'autres possibilités.

Bernard LIOU : L'hypothèse ne tient pas du tout. Il est évident qu'il y a eu un arrêt des importations italiennes et un démarrage des importations de Tarraconaise mais, du point de vue du volume, il n'y a pas de comparaison possible. Je crois que c'est A. Tchernia qui écrivait que pour les amphores italiennes on devait compter en dizaines de milliers d'exemplaires et, pour les amphores d'Espagne, en milliers tout au plus ; c'est de cet ordre-là.

Toutes les recherches, qui sont parties des découvertes de l'archéologie sous-marine, tendent à montrer que les importations en Gaule de vins d'Italie ont décliné, voire disparu, à partir des années 50 av. On en est donc revenu à une datation que nous établissions à partir des découvertes d'épaves.

Philippe BARRAL : En fait, que ce soit pour le début ou la fin des importations massives d'amphores vinaires italiques, on a peut-être tendance à voir cela de façon trop abrupte. On peut mettre ce phénomène en relation avec les importations de vaisselle campanienne ou autre, dans le couloir Rhône-Saône, où on est sûr d'avoir des quantités significatives de céramiques campaniennes dès le milieu du II^e s. av. Pour la fin de l'arrivée des amphores Dr. 1, on commence à sentir une décline vers les années -40 ; mais le phénomène ne prend-il pas sa source un peu avant, peut-être à partir des années -60 ? On se heurte au matériel résiduel mais on aurait intérêt à étudier le phénomène en liaison avec les mutations qui touchent, de façon générale, la vaisselle céramique qui arrive en Gaule à ce moment-là.

Marc-André HALDIMANN : Je me rends compte que les amphores donnent soit, soit de synthèses, en fait, parce que la masse d'informations que nous avons découverte aujourd'hui montre que les données se précisent dans de nombreuses régions ; on commence à voir des ensembles se dessiner. Ne serait-il pas temps de mettre en place une synthèse qui donne les grandes lignes de cette évolution aux II^e-I^{er} s. av. ? De mettre ensuite en place une vision plus contrastée pour ce qui suit car, si on regarde le cas de la Suisse –ces contrées sauvages...–, on a quand même un gros problème : on compte quelques individus qui se rattachent à la séquence 150-50 av. et puis après, c'est le vide. Il est vrai qu'autour du milieu du I^{er} s. av., les amphores représentent tellement peu d'individus qu'on se demande même s'il existe des circuits généralisés qui touchent le plateau suisse. Cela met en relief des différences énormes entre régions ; que ce soit le long du Rhône ou le plateau suisse, ce sont des mondes qui sont très contrastés. Avec toutes les informations qui ont été évoquées aujourd'hui, j'ai l'espoir que dans les prochaines années on puisse commencer à disposer d'un outil de travail qui explicite ces phénomènes, qui ouvre des pistes de recherches encore plus larges pour les collègues qui ont besoin de données pour raisonner sur le commerce.

Armand DESBAT : Je suis tout à fait d'accord avec toi mais un certain nombre de choses qui ont été présentées sont nouvelles par rapport aux fouilles terrestres. On essaie de faire des statistiques, de dégager un certain nombre de tendances et le risque est grand de reconstruire, à partir d'un os, un diplodocus qui ne soit pas le bon. Avec les pistes de recherche qu'on met en évidence sur un ou deux sites, on essaie d'en trouver quelques autres qui aillent dans le même sens ... ce qui influence aussi la recherche. Si on prend l'exemple de la baisse des importations de Dr. 1, avec des histogrammes lus au premier degré pour la rue du Souvenir à Lyon ou pour le site de "Cybèle", c'est autour des années -100. Si j'avais 25 sites sur Lyon qui montrent ce phénomène, au lieu de n'en avoir que 10, cela commencerait à avoir une certaine valeur ...

Bernard LIOU : Mais c'est ce qui est tout à fait vrai !

Armand DESBAT : Oui, mais ce n'est pas ce qu'on dit dans les bons ouvrages !

Bernard LIOU : Il faut voir Toulouse !

Marc-André HALDIMANN : Si on faisait une lecture historique, on dirait quoi ? Les amphores italiques arrivent vers 150 av. ; Carthage est vaincue ; les Gaulois fêtent cela ; les Romains livrent et, à partir de 60-50 av., César passe et c'est le blocus ?

Armand DESBAT : Tout le monde est à l'eau !

Bernard LIOU : La synthèse dont vous parlez, c'est quand même la thèse de A. Tchernia, qui n'est pas tout à fait dépassée !

Armand DESBAT : Mais il y a beaucoup de choses qui sont sorties depuis ...

Marc-André HALDIMANN : Disons qu'il y a des mouvements dont nous avons été les témoins aujourd'hui. Peut-être y aurait-il nécessité d'affiner les choses.

Bernard LIOU : Y-a-t-il tellement de nouveau dans ce que nous avons entendu aujourd'hui ? Je n'en suis pas si sûr.

Thierry LUGINBÜHL : Finalement, pour résoudre ces problèmes, ne faudrait-il pas sortir d'une approche trop gallo-centriste ? On parle d'amphores et en fait on ne parle que de la Gaule. Que se passe-t-il sur le Danube ? En Italie ? En Afrique ? Ces flux se déplacent, peut-être ?

Armand DESBAT : Je me sens très mal placé pour parler des importations sur le Danube.

Eleni SCHINDLER-KAUDELKA : Il faut dire que pour l'époque dont nous parlons, sur le Danube, les gens étaient encore sur les arbres et mangeaient des bananes !

Lucien RIVET : Oui, mais elles étaient importées !

Caty SCHUCANY : J'aimerais revenir sur le "vide" du milieu du 1^{er} s. av. Il faudrait peut-être envisager que le commerce, au 1^{er} s. av., n'était pas un vrai commerce mais un commerce de luxe ; on pourrait penser à ce type de modèle car au 1^{er} s. apr., c'est autre chose, cela vise une autre clientèle. Au moment de la Guerre des Gaules, avec la défaite des Helvètes, les ligues anti-romaines sont détruites et seuls les pro-romains qui ont survécu étaient capables d'acheter du vin de luxe. Il est toujours difficile de dater nos contextes archéologiques avec ces données historiques, mais il faut y penser pour les explications sur le commerce. C'est pour cette raison qu'il serait si intéressant d'essayer de chiffrer les volumes qui ont été échangés car avec des pourcentages on n'en a pas vraiment l'idée.

Bernard LIOU : Vous avez entièrement raison d'être aussi exigeante que vous l'êtes mais peut-on répondre dès maintenant ?

Armand DESBAT : Il n'y a pas de système pour avoir des données en valeur absolue ! Il y a différents modes d'approches et je proposais tout à l'heure des modes de calculs qui sont pratiqués à Lattes depuis des années : mesurer les fluctuations non pas à l'intérieur de la catégorie mais par rapport à des éléments extérieurs ; cela permet de voir des fluctuations qui se rapprochent de la valeur absolue mais toujours avec une incertitude. Qui nous dit que la production et la consommation des céramiques culinaires sont égales à toutes les périodes ? Personne. Mais quand on voit les résultats obtenus, on a l'impression d'avoir quelque chose d'un peu plus fiable que des pourcentages respectifs. Si on prend, avec ces valeurs à 100 %, les amphores à vin, il est évident que la montée des amphores gauloises et des amphores hispaniques compense la baisse des amphores italiennes par rapport aux amphores à vins considérées comme valant à 100 %. Si on prend des critères extérieurs, on s'aperçoit que les nouvelles amphores qui arrivent ne représentent pas la même masse. Mais on n'obtient pas des chiffres auxquels on peut faire une confiance aveugle ; c'est une approche un peu moins fautive. Et je ne vois comment on pourrait mesurer véritablement sachant qu'il y a toujours l'incertitude de ce que représentent les produits en amphores par rapport à d'autres conteneurs. Si on revient à la question évoquée à l'instant —c'est l'hypothèse que défend aujourd'hui A. Tchernia—, cette baisse des importations italiennes serait due tout simplement à la perte du pouvoir d'achat des Gaulois mais je conçois mal que les commerçants italiens, qui se sont enrichis pendant si longtemps, n'aient pas trouvé d'autres moyens de vendre leur vin aux Gaulois ! Toute l'élite ne disparaît pas avec la guerre des Gaules !

Christian VERNOU : Pourrait-on dire un mot sur les Pascual 1 ? A partir de quel moment apparaissent-elles en Lyonnaise et plus au sud ? En Saintonge, elles prennent une part importante dans le dernier quart du 1^{er} s. av.

Armand DESBAT : Les Pascual 1 arrivent en abondance à Lyon et à Vienne, sinon dès -40, du moins dès -30. En revanche les Dr. 2/4 de Tarraconaise sont totalement anecdotiques et c'est un phénomène qui reste à interpréter.

Matthieu POUX : Pour en revenir aux Dr. 1 et sur cette décrue des importations que l'on place désormais au plus tard au milieu du 1^{er} s. av. Si l'on parle de décrue, où se situe le pic ? Si l'on s'en tient aux recherches récentes menées à Lyon, mais aussi en Auvergne, dans le Toulousain, dans l'ouest ou dans le nord de la Gaule, il se situe clairement dans le dernier tiers du II^e s. av. : dès lors que l'on est en présence de lots massifs constitués de plusieurs centaines d'individus, par exemple en contexte de fossés ou puits, on a affaire dans la plupart des cas à des gréco-italiques de transition, associées à des Dr. 1A. Si nos bases chronologiques sont valides, il s'agit ici d'un véritable "boom" commercial, mais aussi culturel, qui ne connaît plus d'équivalent par la suite. Des ensembles datables aux alentours de la Conquête, composés exclusivement de Dr. 1B, existent, notamment en milieu funéraire, mais ne soutiennent aucune comparaison d'un point de vue quantitatif. Le poids accordé à cette dernière phase d'importation n'a-t-il pas été faussé par d'importantes découvertes d'épaves comme la Madrague de Giens ou Albenga, chargées de plusieurs milliers d'amphores Dr. 1B ? S'il y a une décrue, il semble pour ma part qu'elle s'amorce beaucoup plus tôt, et pourquoi ne pas l'imaginer à partir des années 90-80 av. J.-C. ? Les données du problème s'en trouvent inversées : quel est le moteur d'un phénomène qui, amorcé bien avant l'arrivée des Romains en Narbonnaise, connaît son apogée en l'espace de moins d'un demi-siècle ? L'interprétation inflationniste fondée sur une arrivée de plus en plus importante d'amphores à partir du II^e s., qui connaîtrait son apogée peu avant la Conquête et s'effondrerait brutalement ensuite, n'a désormais plus cours. Une donnée du problème réside, à mon sens, dans les modalités même de cette consommation car, là aussi, il y a des a priori : les modèles en vigueur penchent entre une consommation strictement élitaires, ou au contraire, purement domestique, dans un cadre privé. Or, la consommation du vin en Gaule indépendante, quand elle est décrite par les sources écrites, est toujours collective ; elle s'inscrit très fréquemment dans un cadre militaire, armé ; il s'agit en général de manifestations importantes, et c'est précisément cette image que nous renvoient certains ensembles, où d'énormes quantités

d'amphores ont été consommées et déposées en une seule fois, comme au Verbe Incarné. On peut se demander si ce mode de consommation, chargé d'une teneur très politique, avait encore sa place dans la Gaule pacifiée et romanisée succédant à la Conquête. Les motifs de cette chute pourraient donc se trouver ailleurs, mais il y a sans doute plusieurs approches, plusieurs facteurs ...

Armand DESBAT : Oui, on en est à chercher des hypothèses et à essayer de les valider.

Bernard LIOU : Il ne faudrait peut-être pas forcer les nombres que l'on peut inférer des textes ; il ne s'agit pas forcément à chaque fois de troupes de milliers d'individus ! Il y a une chose que vous avez dite qui est très juste et sur laquelle il faut beaucoup insister : les grosses épaves de la Madrague de Giens et d'Albenga ont faussé notre vue dans la mesure où ce sont les deux seules épaves, à ma connaissance, pour lesquelles on puisse parler de milliers d'amphores ; ce n'est le cas pour aucune autre épave où on ne connaît, à la rigueur, que quelques centaines d'amphores.

Armand DESBAT : Pour revenir sur les schémas d'interprétation, parmi les autres pistes on a évoqué la diversité des conteneurs, même si le chiffre de 40 épaves à dolia est exagéré, il est clair qu'il existe des épaves à dolia et l'hypothèse lancée par A. Tchernia à Badalone qu'il s'agit uniquement de l'annonce militaire reste à démontrer. Il y a aussi le phénomène de la création d'ateliers d'imitations d'amphores en Gaule ; quand on voit le cas de Marseille, avec de nombreuses formes différentes, qui nous dit que c'est uniquement pour mettre des productions locales, de même à Lyon où on est bien certain que ce n'est pas pour mettre le vin et le garum de la région qu'on fabrique des amphores. Ce qu'on peut soupçonner des productions amphoriques lyonnaises montre qu'il s'agit d'ateliers nombreux et importants près desquels Sallèles-d'Aude doit être un tout petit atelier. Donc, le phénomène de l'arrivée, à une certaine époque, de certaines denrées dans d'autres conteneurs et du transvasement n'est pas une vue de l'esprit et c'est une limite très ennuyeuse pour évaluer le volume réel des produits importés.

Caty SCHUCANY : Je trouve l'idée de Mathieu Poux très intéressante, plutôt pour le politique que le militaire. On pourrait aller plus loin et dire que le II^e s. av. correspond à une consommation politique du vin et les I^{er}-II^e s. apr. à un commerce dirigé vers la classe moyenne. Si on accepte ces modèles, il faut s'attendre à des différences qui touchent aux contenus, aux pourcentages et aux volumes.

Armand DESBAT : Mais c'est aussi un paradoxe de considérer que quand tout le monde peut boire du vin on en importe moins que lorsqu'il s'agit de la consommation d'une élite !

Caty SCHUCANY : Peut-être !

Bernard LIOU : Je pense aussi que pour le I^{er} s. apr. il faut tenir compte de la production locale, c'est évident.

Armand DESBAT : Oui mais elle ne démarre pas de manière rapide ; il faut attendre la deuxième moitié du I^{er} s.

Philippe BARRAL : C'est un problème évidemment très compliqué et, en plus d'affiner nos typologies, il faut sans doute essayer d'affiner nos cadres de description des contextes qui livrent des amphores, en sites terrestres. Est-ce qu'on peut raisonner de la même façon sur le couloir Rhône-Saône et à l'intérieur des terres ? Est-on dans une ferme indigène ou dans une agglomération d'un certain statut ? Ce sont des choses qui entrent en ligne de compte. De la même façon, du point de vue quantitatif, on donne des statistiques en nombres d'individus, etc., mais il y a aussi une donnée importante qui est : quelle quantité d'amphores a été trouvée sur quelle surface fouillée ? Cela mériterait d'être mieux pris en compte si on veut arriver, dans le détail, à approfondir nos raisonnements.

Armand DESBAT : Oui, peut-être qu'il faudrait raisonner en termes d'amphores à l'hectare !

Mathieu POUX : Pour répondre à la remarque de B. Liou, relayée par C. Schucany, l'hypothèse militaire n'est pas lancée en l'air. Des recherches menées à partir des textes, mais aussi sur le mobilier funéraire, les sanctuaires et certains dépôts particuliers, s'attachent aujourd'hui à préciser le contexte de découverte des amphores : sur quels types de sites, avec quels types de mobiliers, dans quelles conditions de dépôt ? En Gaule septentrionale, la présence massive d'amphores est souvent liée à d'autres bien de prestiges, notamment aux découvertes d'armes. Quant à l'apport des textes, ce n'est, là encore, pas uniquement une question de nombre, mais de contexte : dans certains passages très explicites, qu'il n'est pas nécessaire d'extrapoler, la consommation de vin s'inscrit sans équivoque dans des rites guerriers très précis, bien connus par ailleurs. On ne saurait y voir une explication définitive, mais c'est un aspect qui a été très peu pris en compte jusqu'à présent, une donnée du problème parmi d'autres ; le tonneau en est une autre. Partir de la demande gauloise, des mécanismes d'appel de marché, permettra peut-être de sortir des schémas traditionnels. Il faudrait aussi sortir de ce terme "d'élite", dans le sens de quelques "Princes" régnant du haut de leur fief. César mentionne clairement, pour la Gaule, un quart de la population en armes. Cela fait quand même un bel effectif si l'on compte une population de 4 à 6 millions, selon les estimations ; sans pouvoir pour autant parler d'un phénomène démocratique, il s'agit alors d'une consommation relativement large.

Anne HOCHULI-GYSEL : Pour le potentiel de consommateurs de vin, les consommateurs militaires ou aristocrates, vous parlez uniquement du I^{er} s. av. ou aussi du I^{er} s. apr. ?

Mathieu POUX : Il est évident qu'à partir de la Conquête, dans la Gaule augustéenne, on entre dans des schémas entièrement différents, avec l'arrivée de nouveaux produits. L'énorme décalage chronologique entre l'arrivée des premières amphores à saumure ou à huile, qui dénote d'un vrai processus de romanisation avec l'adoption de nouveaux modes alimentaires et culinaires, et l'arrivée du vin, un siècle plus tôt si on la place en -150 av., est à cet égard très révélateur. Au I^{er} s. apr., on a assurément affaire à une nouvelle sphère de consommateurs et à de nouveaux modes de consommation, propres à expliquer un écart quantitatif aussi important.

Armand DESBAT : On a beaucoup parlé des problèmes commerciaux liés à la transition Tène/Gallo-romain précoce. On pourrait revenir un peu sur les périodes tardives dans la mesure où plusieurs communications ont traité de ce sujet.

Bernard LIOU : Alors, dans les amphores orientales tardives, il n'y a que le vin comme contenu probable ?

Dominique PIERI : Pour le Ve s., on en est sûr puisque les amphores retrouvées dans des contextes portuaires sont toutes poissées. Au VIe s., dans ces contextes portuaires vient souvent s'installer de l'habitat et nous n'avons plus ces niveaux humides qui conservent la poix ; mais pour quelques exemplaires isolés que l'on retrouve en mer, elles sont poissées : c'est le cas de la rade de Fos-sur-Mer, de Port-Vendres, de l'épave de La Palud. En Orient même, les rares contextes en milieu portuaire indiquent aussi que ces amphores sont bien vinaïres. Je pense donc qu'il n'y a pas de doute.

Bernard LIOU : Donc, en attendant mieux, tu considères que ce sont des témoins de l'exportation de vins.

Dominique PIERI : Oui, de vins et probablement de vins de luxe. Nous avons des textes qui relatent, par exemple, que certains ecclésiastiques ne pouvaient pas acheter le vin de Gaza compte tenu de son prix exorbitant.

Pour les amphores africaines, le problème est différent. Une forme peut avoir contenu différents produits et des produits aussi différents que l'huile et le vin.

Armand DESBAT : Et sur la chronologie tardive des Gauloises 4 ? Je suis assez d'accord avec ce qui a été dit tout à l'heure sur le fait que la masse des importations de Gauloises au siècle précédent doit quand même créer un phénomène assez comparable à celui des Dr. 1. Et arriver à dater l'arrêt des productions est quelque chose qui n'est pas très aisé. C'est une question à Jean Piton : tu dis que dans ce lot, il n'y a pas du tout de matériel résiduel, de céramiques à revêtement argileux ...

Jean PITON : Non. Pour les revêtements argileux, je pense qu'il y a deux ou trois fragments de claire B tardive ; il y a aussi quelques fragments de sigillée sud-gauloise, de façon anecdotique. L'ensemble est cohérent, avec une datation du premier quart du Ve s.

Armand DESBAT : Je pense que la question va se poser dans d'autres secteurs.

Jean PITON : Certainement, nous avons d'autres zones à fouiller. On parlait, tout à l'heure, de l'Esplanade, où le contexte est différent puisqu'il s'agit d'un dépotoir longé par une voie tardive en terre battue dans laquelle il faudrait envisager de faire des sondages.

Armand DESBAT : Il fut une époque où on évoquait le développement du tonneau au IIIe s. mais maintenant on a renversé la vapeur puisqu'il n'existe plus qu'aux périodes anciennes ! On peut donc se demander comment il intervient à l'époque tardive. Est-ce que le pourcentage élevé d'amphores orientales correspond à une consommation élevée de produits orientaux ? De même pour la consommation des produits africains pour lesquels les épaves d'amphores africaines du Ve s. se comptent sur les doigts d'une main. Il y a là une contradiction entre les données fournies par les épaves et celles issues des sites terrestres. Qu'en pensez-vous ?

Bernard LIOU : De quel point de vue ? Du point de vue du volume ? Du nombre d'amphores ? Les épaves africaines sont si rares que cela ?

Armand DESBAT : A proximité de nos côtes, il me semble.

Luc LONG : Des épaves du Ve s., on n'en connaît pas beaucoup, 5 ou 6 environ ; il y en a plus au IVe s. mais je ne saurais pas les citer ; cela dit, c'est sans commune mesure avec ce qu'on a connu par ailleurs, dans d'autres types de productions et de marchés. D'après les derniers comptages que j'avais effectués, il doit y avoir environ 25 épaves africaines entre le IIIe s. et le VIe s., alors qu'il y a entre 120 et 150 épaves de Dr. 1 et gréco-italiques. Cela fait des différences extraordinaires, même si les amphores africaines sont plus volumineuses.

Bernard LIOU : Il y a la très belle épave du Dramont E, récemment publiée par Cl. Santamaria (Archaeonautica, 13, 1995) et qui est datée des années 430.

Dominique PIERI : C'est d'ailleurs l'unique épave que nous connaissons pour le Ve s.

Bernard LIOU : Et l'épave de La Lucque B ?

Dominique PIERI : C'est le IVe s.

Armand DESBAT : Sur la question des courants commerciaux et par rapport à la question de Bernard Liou ce matin, sur l'intérêt ou l'absurdité qu'il y a à regrouper des choses aussi différentes que la Bétique et la Tarraconaise ?

Bernard LIOU : Ce n'est pas absurde dans la mesure où cela correspond à quelque chose de géographiquement presque évident pour nous : on dit l'Orient, on dit l'Occident, on dit l'Italie, on dit la péninsule Ibérique. Je tiens à dire quand même qu'il ne me paraît pas qu'il y ait un lien évident d'un point de vue économique entre le commerce de la province de Bétique et celui de la province de Tarraconaise et qu'il y ait un lien entre les exportateurs de vin, d'huile et de saumures de Bétique et les exportateurs de vins et de pas grand chose d'autres d'ailleurs, en ce qui concerne les amphores, de Tarraconaise. Par conséquent, additionner la Bétique et la Tarraconaise, c'est peut-être fausser un peu les perspectives ; il y aurait peut-être intérêt à mettre à part l'une et l'autre.

Armand DESBAT : Généralement, les données sont rassemblées dans des tableaux qui présentent les grandes régions ; après, elles sont distinguées quand on traite des amphores à huile ou à vin.

Bernard LIOU : L'essentiel est de faire la distinction à un moment donné en gardant à l'esprit que ce n'est pas un aspect si secondaire que cela.

Armand DESBAT : Comme pour l'Italie où on associe les amphores de l'Adriatique avec ...

Bernard LIOU : Pas tout à fait car l'unité italienne est peut-être plus grande que l'unité ibérique.

Robin SYMONDS : Pour moi la Tarraconaise et la Bétique sont deux régions assez différentes et le commerce de la Bétique passe surtout par la Méditerranée pour remonter la Gaule vers la Grande-Bretagne, par voie fluviale, et non par l'Atlantique. En Grande-Bretagne l'amphore à huile de Bétique est la plus abondante et si on envisageait qu'elle passait par l'Atlantique il faudrait constater qu'il n'y a pas beaucoup d'arrêts sur le trajet.

Montserrat COMAS : A Baetulo, les Dr. 20 ne sont pas très abondantes mais elles existent, puisque nous avons une dizaine de marques. En ce qui concerne la chute des Dr. 1, on observe une baisse dans les années -40. Dans les couches datées de -50 les Dr. 1 sont majoritaires mais dans les niveaux de -40/-30, la chute est profonde et

elles laissent la place aux amphores léétaniennes qui les surpassent en quantité.

Bernard LIOU : Tu soulignes la quasi absence d'amphores de Bétique en Léétanie, c'est-à-dire dans la région de Barcelone, et il est amusant de constater que, quand elles étaient importées, elles venaient parfois de Narbonne comme tend à le prouver la cargaison de l'épave IV du Cap Culip qui est certainement partie de Narbonne et qui rapatriait des amphores à huile de Bétique en direction de la Tarraconaise. Ce sont des choses curieuses du commerce maritime.

Alberto LÓPEZ MULLOR : Dans la région de Barcelone, la proportion d'amphores Dr. 20 est très faible et on en trouve surtout de la fin du 1^{er} s. à la fin du 11^e s. Un livre vient de paraître sur ce sujet.

Bernard LIOU : Il est évident que les amphores Dr. 20 existent en Tarraconaise, surtout à la fin du 1^{er} s. et au 11^e s. qui est une époque de pleine production.

Alberto LÓPEZ MULLOR : A San Boi de Llobregat, dans une couche du 11^e s., il en existe une avec la marque SEX [—], très connue. Nous en avons également dans le même type de contextes dans les fouilles près de la cathédrale de Barcelone.

Albert RIBERA : Plus au sud de la Tarraconaise et à l'intérieur des terres, c'est une amphore très rare mais sur le littoral, il est normal de la trouver car c'est la route maritime principale du commerce de Bétique. Dans les nombreux dépotoirs du 11^e s., à Valence, les amphores de Bétique à saumure Beltrán IIB sont les plus abondantes.

Alberto LÓPEZ MULLOR : Je veux simplement ajouter que sur la route vers l'Italie, les Iles Baléares présentent des Dr. 20 de façon très abondante, notamment à Majorca.

Bernard LIOU : La route par les Baléares et par les Bouches de Bonifacio est une des routes, l'autre étant la route côtière.

Comment conclure ? L'ensemble de cette journée a été très enrichissant mais très divers aussi. Il me semble qu'on a eu à la fois des exposés très larges sur différentes amphores, sur les voies du commerce, sur des sites précis sur lesquels nous étions plus ou moins savants les uns ou les autres. Tout cela nous a d'ailleurs été présenté de façon, là aussi, un peu différente suivant les cas, en nous abreuvant peut-être un petit peu trop de graphiques et de diagrammes dans lesquels on a eu quelquefois l'impression qu'on y mettait à boire et à manger avec des choses assez disparates, ce qui est normal pour des amphores. Au total, ce fut une bonne journée, archéologiquement enrichissante.

